

fort McKenzie, au confluent de la rivière Maria, ou Marayon, comme disaient les Canadiens, avec le Missouri. Peu après, trois autres établissements semblables furent fondés, qui formèrent avec le premier le « département du Missouri supérieur. » Berger y devint l'interprète pour les Pieds-Noirs avec un salaire annuel de \$800. En 1845, il était encore assez robuste pour prendre part à l'occasion aux voies de fait qui servaient alors d'arguments pour convaincre un compétiteur dans le commerce des fourrures.

Berland, Edouard. — Canadien au service de la C^{ie} de la Baie d'Hudson stationné à la Colombie en 1838-39. Son nom mérite d'être cité à cause d'un incident qui démontre l'influence du milieu, même quand ce milieu est purement aborigène et que la personne influencée appartient à notre race. Au cours de son grand voyage autour du monde, sir George Simpson, gouverneur de la C^{ie}, arriva vers la fin de juillet 1841 à la traverse de la rivière à l'Arc, où Berland devait l'attendre avec une bande de chevaux envoyés à sa rencontre par les autorités de la Colombie. La maladie l'ayant forcé à s'arrêter avant d'atteindre cette place, le Canadien, qui pouvait signer son nom, mais était tout à fait incapable d'entreprendre une lettre en règle, n'en trouva pas moins le moyen de communiquer avec sir George. Après bien des recherches, celui-ci finit par découvrir une épître d'un nouveau genre écrite au charbon sur un arbre dépouillé de son écorce. Une forme humaine y était grossièrement dessinée, en-dessous de laquelle se trouvait ce qu'avec beaucoup de bonne volonté on pouvait prendre pour la signature de Berland. A côté était un quadrupède dans lequel les voyageurs virent un cheval accompagné du chiffre 27. Puis un cours d'eau était tracé, lequel s'élargissait en deux endroits pour

former autant de petits lacs. Sir George et ses compagnons n'eurent pas de peine à interpréter le message : Éd. Berland se trouvait avec une bande de 27 chevaux près de l'endroit où la rivière se transformait en deux pièces d'eau stagnante. Ils cherchèrent cet endroit et y trouvèrent leur homme.

Bertrand, Jean-Baptiste. — Traiteur aux sources du Missouri, en 1793-94.

Bisson, Jean-Baptiste. — Membre de l'expédition de sir Al. Mackenzie au travers des montagnes Rocheuses et jusqu'à l'océan Pacifique (1792-93).

Bissonnette. — Traiteur de la C^{ie} du N.-O. en 1790.

Blanchet, M^{sr} Al.-Augustin-Magloire. — Evêque de Nesqually, État de Washington. Né, le 22 août 1797, à Saint-Pierre de la Rivière-du-Sud, il commença l'étude du latin chez un M. Davignon et termina son cours au séminaire de Québec. M^{sr} Plessis l'ordonna prêtre le 3 juin 1821, et le nomma vicaire à Saint-Gervais. L'année suivante, il devint missionnaire aux îles de la Madeleine, puis curé de Sainte-Luce et de Jean Dorchester en 1828. Deux ans plus tard, il était transféré à Saint-Pierre-du-Portage qu'il échangeait, en 1830, contre Saint-Charles et Saint-Marc. En 1838, il était appelé à la cure de Soulanges, et en 1842 son évêque le nommait chanoine du chapitre de Montréal.

C'est alors que son frère, François-Norbert (q. v.), jeta les yeux sur lui pour lui confier l'administration d'une partie de ce qu'on appelait alors l'Orégon, c'est-à-dire l'immense région s'étendant à l'ouest des montagnes Rocheuses à partir de la Californie jusqu'au 52° degré de latitude nord ou à peu près. Le 27 septembre 1846 il fut sacré évêque de Walla-Walla, et quitta Montréal pour son nouveau diocèse le 4 mars de l'année suivante, prenant la voie des prairies améri-

son maître appelle Cumcloups (Kamloops). Arrivé le 16 mai, il y séjourna dix jours en compagnie d'au moins deux mille sauvages qui étaient si avides des marchandises qu'on leur offrait, qu'un matin avant le déjeuner ils n'apportèrent pas moins de cent-dix belles peaux de castor. Ils les laissèrent entre les mains des traiteurs en retour de tabac, à raison de cinq feuilles par peau. A la fin, quand il ne restait plus qu'une aune de cotonnade aux blancs, un des chefs la leur paya vingt peaux de castor.

Mais ce séjour manqua d'être funeste au Canadien. Comme Ross était pour retourner à Okanagan, il s'aperçut que Boullard s'était amouraché d'une sauvage qu'il voulut faire payer à son maître sous peine de l'abandonner à son sort. Mais une bonne fustigation lui rendit vite la raison, et il retourna vers ses pénates du fort Okanagan.

Bourassa, Joseph. — Guide métis de la Rivière-Rouge, dont le Rév. M. Gordon, ministre protestant, vante dans son livre, *Mountain and Prairie*, l'habileté à faire face aux accidents de voyage en charrette le long des grandes plaines de l'ouest (1880).

Bourassa, Rév. Joseph. — Fils de Joseph B. et d'Angèle Bégin, il naquit à Saint-Joseph de Lévis, le 31 mai 1817, et fut ordonné à Québec le 14 avril 1844. Il passa cette même année à la Rivière-Rouge, où il se dévoua immédiatement au soin des sauvages. Le 10 décembre 1845, il était à la Grande-Prairie, sur la rivière la Paix, où il s'était rendu du lac Sainte-Anne et du Lac des Esclaves, en faisant maint baptême aux postes où les bateaux de la C^{ie} de la Baie d'Hudson lui permettaient d'aborder. Il fut le premier missionnaire des Castors, et ambitionna même d'évangéliser les Sékanais des montagnes Rocheuses. De concert

Blanchet, M^{re} François - Norbert. — Archevêque d'Oregon City, et, avec M^{re} Demers (q. v.), premier missionnaire à la côte du Pacifique septentrional. Né à Saint-Pierre, Rivière-du-Sud, le 3 septembre 1795, il commença ses études du latin à la même école que le précédent et les termina pareillement au séminaire de Québec. Il fut ordonné prêtre le 18 juillet 1819 par M^{re} Plessis, qui le chargea, en octobre 1820, de la mission de Richibouctou, dans le Nouveau-Brunswick. En 1827 il devint curé des Cèdres, près Montréal, d'où il quitta le Canada pour se rendre dans l'extrême ouest y fonder l'église d'Orégon. Les circonstances qui précédèrent ce grand acte de dévouement et accompagnèrent son voyage au Pacifique se trouvent relatées à l'article DEMERS, M^{re} (q. v.). Faute de place dans les canots de la C^{ie} de la baie d'Hudson, l'abbé Blanchet ne put quitter Montréal qu'un an après M. Demers, c'est-à-dire le 13 mai 1838. Arrivé à la Rivière-Rouge il prit avec lui ce jeune prêtre et, muni de pouvoirs de vicaire général que lui avait conférés M^{re} Provencher, il se rendit au fort Vancouver, sur le fleuve Colombie, qu'il atteignit le 24 novembre 1838. Le lendemain il disait la première messe qui fut jamais célébrée au nord de la Californie et à l'ouest des montagnes Rocheuses.

Vancouver était alors le chef-lieu des traiteurs de fourrures sur le Pacifique, lesquels comptaient à leur service un grand nombre de Canadiens dont plusieurs avaient fait partie de l'expédition de J.-J. Astor en 1810-12. D'autres s'étaient retirés sur des fermes prises généralement dans la vallée de la rivière Wallamette. Presque tous s'étaient unis à des sauvagesses et en avaient des enfants. Le premier soin du missionnaire fut donc de régulariser ces unions après avoir

instruit et baptisé les Indiennes et leurs enfants. M. Blanchet se consacra principalement au soin de la population canadienne et métisse, se réservant le côté méridional de la Colombie, territoire dont l'Angleterre et les États-Unis se disputaient alors la possession.

Pourtant, en conformité avec ses instructions, il dut commencer par les catholiques établis à Cowlitz, sur la rivière du même nom, que chacun s'accordait à regarder comme appartenant à l'Angleterre. Il s'y rendit le 14 décembre 1838 et y construisit une chapelle-presbytère. Le mois suivant, il rendait le même service aux Canadiens de Wallamette qui avaient d'eux-mêmes érigé une chapelle. Il y fonda même une mission qu'il mit sous le vocable du grand apôtre des nations. Plusieurs autres établissements s'ensuivirent, qui eurent le double résultat d'exciter l'antagonisme des ministres protestants qui pullulaient dans le pays et de provoquer une rénovation religieuse chez les Canadiens. Des conversions d'hérétiques vinrent même récompenser son zèle. Ce fut, en 1839, celle d'un M. Montour, ancien commis de la C^o, et, trois ans après, celle du fameux D^r John McLaughlin, qui abjura le schisme d'Angleterre entre ses mains le 10 novembre 1842. McLaughlin était le gouverneur de la C^o de la Baie d'Hudson pour tout l'extrême ouest, un homme tout à fait supérieur et dont la mémoire est en bénédiction chez les Américains aussi bien que parmi les Canadiens de ce pays.

On comprend que cette conversion fit du bruit dans l'Orégon. Tout en rehaussant l'ascendant de M. Blanchet sur la population blanche, elle ne contribua pas peu à ameuter contre lui les nombreux représentants des diverses sectes protestantes. Il ne se cantonna pourtant pas exclusivement parmi la classe supérieure

ou même au milieu des Canadiens, fermiers ou employés de la C^{te}. Différentes tribus sauvages reçurent aussi le bénéfice de son ministère.

Ce ne fut que le 17 septembre 1842 que le zélé vicaire général reçut ses premiers renforts dans la personne de MM. A. Langlois et J.-B.-Z. Bolduc (q. v.), dont l'assistance lui permit d'étendre considérablement la sphère de l'action catholique sur le Pacifique. Après l'arrivée de ces recrues, il établit lui-même ses quartiers généraux au fort Vancouver.

C'est peu après (1^{er} décembre 1843), qu'à la demande des évêques de Québec et de Baltimore le Saint-Siège érigea l'Orégon en vicariat apostolique avec M. N. Blanchet pour premier titulaire. Mais tel était l'isolement de sa lointaine mission que celui-ci n'en reçut avis officiel que le 4 novembre de l'année suivante. Il dut alors passer au Canada pour y recevoir la consécration épiscopale, que l'évêque de Montréal lui conféra le 25 juillet 1845. M^{sr} Blanchet considérant le fardeau trop lourd pour ses faibles épaules voulut le faire partager à d'autres. A cet effet, il se rendit à Rome, où il obtint la nomination de son frère Magloire à l'évêché de Walla-Walla, et celle de M. Demers à celui de l'Ile Vancouver, deux sièges créés pour la circonstance. Quant à lui, il échangeait son titre d'évêque de Drasa *in partibus infidelium* pour celui d'évêque d'Oregon City. Ces importantes mesures datent du 24 juillet 1846.

En vue de se procurer des ressources en sujets et en argent, il parcourut alors l'Europe, et fut reçu en audience par les rois de Belgique et de Bavière, par l'empereur d'Autriche et par Louis-Philippe qui, en trois différentes circonstances, lui manifesta le plus grand intérêt et lui accorda des secours pécuniaires.

Le samedi, 26 août 1846, il était de retour à la rivière Wallamette avec un nombreux personnel de missionnaires et de religieuses. Le 29 juillet 1850, son siège était élevé au rang d'archevêché et les évêques de Nesqually (qui remplaçait Walla-Walla) et de l'Ile Vancouver devenaient ses suffragants. Dans le cours de 1855 il fit un long voyage dans l'Amérique du sud, dans le but de se procurer des ressources, et deux ans après il se rendait au Canada, d'où il revenait avec une nombreuse colonie de religieuses et trois nouveaux prêtres. En 1866 il assistait au second Concile plénier de Baltimore, puis, le 18 juillet 1869, il quittait l'Orégon pour Rome, où l'appelaient la tenue prochaine du Concile œcuménique. Enfin le 27 février 1881 il se retirait du ministère actif, cédant sa place à M^{sr} Seghers, et le 18 juin 1883, à l'âge de 88 ans, il rendait son âme à Dieu, pleine de jours et de mérites.

M^{sr} F.-N. Blanchet est l'auteur du petit ouvrage anonyme *Historical Sketches of the Catholic Church in Oregon*. Il composa aussi une espèce de résumé de l'histoire et de la doctrine catholiques en images qu'il appela l'Échelle Catholique, et qui fut du plus grand secours aux premiers missionnaires chez les sauvages.

Blanchet, M^{sr} François-Xavier. — Né à St-Charles de Bellechasse, le 22 juillet 1835, du mariage d'Hubert B. et de Julie Prévost. Il fit son cours d'études classiques au petit séminaire de Québec et sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice, à Montréal, où il fut ordonné par M^{sr} Bourget, le 12 avril 1863. Il partit le 12 juin suivant, pour l'archidiocèse d'Oregon City, où son oncle, M^{sr} Norbert B., avait en mains l'autorité ecclésiastique, et y arriva le 24 juillet. Il fut alors envoyé comme missionnaire à Jacksonville, dans le sud de l'Orégon, où il demeura jusqu'en 1888. Puis on

lui confia la paroisse et les missions de Saint-Paul. En 1895 il fut transféré à Gervais, et trois ans plus tard il était nommé chapelain de l'hospice Saint-Vincent, à Portland. En 1903, il fut élevé à la prêlature romaine, et mourut à Portland le 22 mai 1906.

Blandine des SS. Anges, S^{ŒUR}. — Née Zéphirine Collin, elle vit le jour à Longueil, le 9 mars 1837, et entra à l'âge de 17 ans dans la communauté des Sœurs de la Providence, où elle fit sa profession le 28 août 1856. Elle exerça les charges de maîtresse des novices, économme, supérieure et institutrice, rendant de grands services à sa communauté par ses belles qualités intellectuelles. Elle fonda plusieurs maisons, et se dévoua longtemps comme supérieure dans les missions sauvages de Tulalip et de Yakama. Rappelée au Canada, il y a quelque temps, elle revint en 1906 célébrer, dans l'extrême ouest, ses noces d'or et celles de la maison provinciale à Vancouver, Wash., où elle est momentanément de résidence (juin 1907).

Blette, Louis. — Commis de la C^{ie} du N.-O., après qu'elle eut absorbé la C^{ie} X Y. Était alors stationné au lac Seul.

Blondeau, Louis. — Canadien qui était, en 1804, interprète pour la C^{ie} du N.-O. au fort des Prairies (Edmonton). En 1815-16, il se trouvait au fort Cumberland quand son maître Duncan Campbell, lui demanda d'aller faire la guerre aux Anglais de la Rivière-Rouge, ce qu'il refusa. Il se mit bientôt après au service de la C^{ie} rivale qui, pourtant, l'emprisonna pour dette sous prétexte qu'il se proposait de désertre, l'ayant relâché momentanément pour lui permettre de témoigner contre ses anciens maîtres au procès qui suivit la bataille de la Grenouillère (V. BOURASSA, M.).

Boileau, François. — Employé de la C^{ie} du N.-O., stationné en 1799 au Grand Portage, avec 1,000 che-lins de gages par an.

Boileau, Louis. — Après la fusion de la C^{ie} X Y avec la C^{ie} du N.-O., il fut employé en qualité d'inter-prète au Pic.

Boivin, Nicolas. — Canadien qui, bien que dépourvu de toutes connaissances légales, fut nommé juge au Wisconsin, E.-U. Il demeurait à la Prairie-du-Chien, et, en vertu d'un traité conclu avec les Ouinibagons, les États-Unis lui versèrent, en novembre 1837, la somme de \$6,000 en compensation de ses droits terri-toriaux.

Bolduc, M^{re} Jean-Baptiste-Zacharie. — Un des pre-miers prêtres de l'Orégon. Il naquit, le 30 novembre 1818, à Saint-Joachim, comté de Montmorency, et fit ses études au petit séminaire de Québec. Vers la fin de son cours, on constata qu'il n'avait pas été baptisé valablement, et en conséquence il reçut le baptême devant toute la communauté que cette circonstance impressionna vivement. Il fut ordonné prêtre, le 22 août 1841, dans sa paroisse natale, et il partit le 1^{er} septembre suivant pour les missions du Pacifique. Il n'arriva à l'entrée de la Colombie que le 10 septembre 1842, ayant passé par le cap Horn et séjourné quelque temps au Chili, ainsi qu'aux îles Gambier, Tahiti et Sandwich.

A la Colombie il se mit immédiatement à l'évangé-lisation des indigènes. Il fut le premier prêtre qui visitât l'île de Vancouver, où il accompagna sir James Douglas quand celui-ci s'y rendit, le 15 mars 1843, pour y établir le fort Victoria, aujourd'hui la capitale de la Colombie anglaise. Le 19 du même mois était un dimanche ; M. Bolduc y célébra la première messe

enregistrée par l'histoire comme ayant été dite sur ces parages ; puis il visita les tribus sauvages d'alentour et même de certaines îles adjacentes.

De retour au continent, il se mit vaillamment à l'étude des langues indiennes, surtout du snohomish, et aux missions, tout feu et flamme quand il réussissait, mais inconsolable dans les revers. En novembre 1844, il résidait au milieu des Canadiens de Wallamette, qu'il déclarait être « de plus en plus fervents », tandis qu'il trouvait les sauvages « toujours indifférents. » Pourtant, le 25 octobre de l'année suivante, bien que se trouvant toujours à Wallamette, il écrit qu'il a « formé le projet de retourner au Canada dans peu d'années si les choses ne changent pas. » Il était alors découragé par les ravages que faisait l'ivrognerie parmi son troupeau, grâce à des Irlandais qui, en dépit de ses remontrances, y avaient installé une distillerie à whiskey.

De retour dans l'est, il fut longtemps à l'archevêché de Québec avec la charge de procureur (1867), après avoir été vicaire à Saint-Roch et aumônier à l'hôpital de marine, en même temps que chapelain à l'asile des aliénés de Beauport. Quand M^r Taschereau fut nommé cardinal, M. Bolduc fut élevé à la dignité de prélat domestique de S. S. Léon XIII. Il mourut le 8 mai 1889, après seulement deux jours de maladie.

L'historien H.-H. Bancroft qui, ainsi que tant d'autres protestants, voit des Jésuites un peu partout, le range à tort parmi les membres de cette Société dans son histoire de la Colombie anglaise.

On doit à M^r Bolduc un intéressant journal de voyage publié dans les *Annales* de Québec et reproduit séparément sous le titre de *Mission de la Colombie*, vers 1844.

Bottineau, Pierre. — Natif de la Rivière-Rouge,

fil d'un Canadien et d'une Sauteuse. S'établit en 1837 au fort Snelling, États-Unis, et fut employé quelque temps comme guide et interprète par le général H.-H. Sibley. En 1841 il se fixa à Saint-Paul puis émigra six ans plus tard près de la chute Saint-Antoine. Il fut le fondateur de *Maple Grove*, ou Bottineau's Prairie, dans le comté d'Hennepin. Il parcourut le nord-ouest américain dans tous les sens, accompagnant comme guide et interprète l'expédition du colonel Noble à la rivière Fraser en 1859, celle du capitaine Frisk à l'Idaho en 1862, et celle du général Sibley au Missouri en 1863. Il a donné son nom à un comté du Dakota.

Boucher, François. — Interprète au lac Athabasca (Fond du Lac) en 1804.

Boucher, Rév. François. — Naquit le 12 mars 1804 à Saint-François de la Beauce. Après avoir fait ses études à Nicolet, il reçut la tonsure, puis partit pour la Rivière-Rouge à l'âge de 25 ans, et y fut ordonné par M^{gr} Provencher le 16 août 1829. Il rendit de grands services à la population de ce pays, surtout par son assiduité à faire le catéchisme et la manière attrayante dont il s'acquittait de sa tâche.

En 1833, il retourna dans l'est et devint curé de l'Ange-Gardien, sans pour cela abandonner complètement le ministère près des tribus sauvages, puisque chaque été il desservait de là les postes du Roi et les indigènes des territoires de Mingan et de Chicoutimi. En septembre 1844, il fut transféré à la cure de Saint-Ambroise et, malgré la grande étendue de cette paroisse il voulut encore prodiguer ses soins aux Montagnais du lac Saint-Jean, aux Hurons de la Jeune-Lorette, et aux Micmacs de la province de Québec. Il fut un des pionniers de la colonisation du lac Saint-Jean, un ami

des races aborigènes et un père de l'enfance dont il aimait à pourvoir aux besoins spirituels et temporels. Aussi, après sa mort, M^{re} Ant. Racine put-il dire de lui qu'il « n'avait rien à donner par testament parce qu'il avait tout donné pendant sa vie. » Il s'éteignit à Saint-Ambroise le 4 décembre 1880.

Boucher, François-Firmin.—Le parlementaire à la bataille de la Grenouillère (V. BOURASSA, M.). Il était Canadien pur sang et même employé en qualité de commis par la C^{ie} du Nord-Ouest. Quand, arrivé aux fourches de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine, son parti aperçut le gouverneur Semple et sa suite se dirigeant vers les métis qui voulaient passer inaperçus, ceux-ci firent volte-face et, disposant leurs rangs en forme de croissant pour prendre les Anglais entre deux feux, allèrent à leur rencontre. Boucher se détacha alors des métis et se dirigea vers le gouverneur, tout en faisant signe de la main qu'il voulait parler. — Que voulez-vous ? dit-il à Semple. — Que voulez-vous vous-même ? fit celui-ci. — Nous voulons notre fort, dit Boucher. — Eh bien ! allez à votre fort, répliqua le gouverneur. — Vieux coquin, vous l'avez détruit, observa le Canadien avec une imprécation.

Là-dessus Semple saisit la bride du cheval du parlementaire et porta la main à son fusil. Boucher sauta à terre, et presque immédiatement après un coup de feu partit qui tua un des lieutenants du gouverneur de la C^{ie} de la baie d'Hudson. Après le massacre qui s'ensuivit, Boucher sauva la vie à un Anglais nommé John Pritchard qu'un métis voulait tuer pendant qu'on l'emmenait prisonnier (19 juin 1816).

En conséquence de la part qu'il avait prise à la « bataille », Boucher comparut comme témoin au procès qui s'instruisit à Toronto vers la fin d'octobre 1818 et

qui n'aboutit à rien. Il était jeune alors, et son père était un propriétaire respectable de Montréal.

Boucher, James.—Fils du suivant et de Nancy McDougall. Naquit vers 1818 au lac Stuart, Colombie anglaise, et hérita, dans une certaine mesure, de l'influence de son père sur les Indiens. Il fut comme lui l'interprète du fort Saint-James, sur le lac Stuart. S'étant rendu encore jeune dans l'Orégon avec la brigade du nord, il s'y maria avec une métisse du nom de Rosalie Plouffe ; mais à la suite d'un incident peu honorable pour lui, il tua son beau-père pour sauver sa propre vie et retourna au plus vite dans le nord, où il s'unit à une Indienne du Fond du lac Fraser qui lui donna sept ou huit enfants.

Cette circonstance empoisonna sa vie de chrétien jusqu'en 1901, lorsque la mort de sa femme légitime lui permit de convoler à de nouvelles noces, ce qu'il fit immédiatement malgré ses quatre-vingt-trois ans. Après la mort de son père, il fut le trait d'union entre les traiteurs du nord et les sauvages, et assista notablement les premiers en mainte circonstance. Il vivait encore en juin 1907.

Boucher, Jean-Baptiste dit Waccan.—Métis franco-cris, l'homme de sa condition le plus influent et le plus respecté à l'ouest des montagnes Rocheuses. Parti le 20 mai 1806 d'un poste immédiatement à l'est de ces montagnes, il accompagnait Simon Fraser quand celui-ci découvrit le lac Stuart, et dès lors il s'établit en permanence dans l'extrême ouest. Deux ans plus tard, il se trouvait encore avec le même explorateur dans son terrible voyage le long du fleuve qui porte aujourd'hui son nom (mai-août 1808). Boucher fut le premier des étrangers venus de l'est à prendre femme parmi les natifs (janvier 1811) ; mais

l'union qu'il contracta alors dura peu, vu qu'il se maria bientôt après avec la fille métisse d'un traiteur du nom de James McDougall.

Boucher, ou plutôt Waccan, comme il était plus communément appelé de son nom cris, était courageux jusqu'à la témérité. Aussi s'acquittait-il en peu de temps une influence sans égale sur les tribus sauvages. En 1828, son frère utérin avait été tué par les Indiens Babines. Sans hésiter, il partit seul pour un voyage de cent trente-cinq milles, et en présence de plusieurs amis du meurtrier il alla droit à lui, le tira à bout portant et blessa un des spectateurs qui faisait mine de venir à son secours, défiant en même temps les assistants, stupéfaits de tant d'audace, de le toucher.

Rien d'étonnant alors si, le contremaître en charge d'un fort établi chez ces Indiens turbulents ayant été tué par eux en 1843, Waccan fut l'âme du parti de Canadiens envoyés du lac Stuart pour venger sa mort. Son nom seul frappait d'épouvante les tribus d'alentour. S'attardaient-elles auprès du fort Saint-James, sur le lac Stuart, où il résidait? On chargeait Waccan de leur faire quitter les jeux de hasard qui absorbaient leur temps et de les envoyer à la chasse aux fourrures. Un employé désertait-il son poste? Waccan était mis à sa poursuite, et il était rare qu'il revînt sans le fugitif. Un convoi de vivres demandait-il un soin tout particulier? On le confiait à Waccan. Au fort il remplaçait le commandant pendant ses nombreuses absences, bien qu'en théorie il ne fut que l'interprète-en-chef.

Lorsqu'en 1841 les missionnaires de la Colombie firent appel à la générosité des catholiques du nord, J.-B. Boucher souscrivit selon ses moyens pour leur œuvre, et l'année suivante il bénéficia amplement de la visite de M. Demers (q. v.), qui baptisa et instruisit

ses dix-sept enfants. Il mourut de la rougeole au printemps de 1850, le dernier survivant de l'expédition du découvreur Simon Fraser. Il n'y avait pas moins de quarante-quatre ans qu'il se trouvait au lac Stuart.

Boucher, Montbrun. — Canadien qui, arrivé à la Rivière-Rouge, épousa une métisse franco-montagnaise et se fit passeur sur la rivière Assiniboine. Rarement de mauvaise humeur, une langue de terre près des fourches de la Rivière-Rouge et de l'Assiniboine fut appelée d'après lui la Pointe-à-la-Malice, surnom que lui valurent ses reparties spirituelles.

Boucher, Pierre. — Voyageur qui accompagnait, en juin 1819, John D. Campbell et Benjamin Frobisher, deux bourgeois de la C^{ie} du N.-O. quand ils furent arrêtés au Grand Rapide et faits prisonniers par l'expédition de William Williams (V. RACETTE), de la Rivière-Rouge. Un nommé Louis Mageau, compagnon de Boucher, se trouvait avec eux ; tous les quatre furent momentanément incarcérés dans la loge de Racette. Puis Frobisher, qui avait essayé de résister aux soldats de Meuron qui l'arrêtaient, fut traité avec brutalité jusqu'à ce qu'il tombât sans connaissance, étendu sur le plancher par un coup de crosse de fusil sur la tête. Bientôt après, déportés dans une île sous la garde de soldats, Boucher et ses compagnons eurent à souffrir toutes sortes d'indignités jusqu'à ce que, le 22 du même mois, on les eut fait partir dans des canots séparés pour la rivière Jack. Le 1^{er} juillet suivant, ils arrivaient à la factorerie de York, sur la Baie d'Hudson.

Tenus alors dans la plus stricte captivité, mal nourris, malades et sans pouvoir communiquer entre eux, ils se demandaient ce qu'allait être leur sort

quand on fit passer au Canada Campbell et les deux Canadiens, plus Joseph Paul et son fils dont on avait privé la brigade du N.-O. afin d'en assurer la perte. Arrivés à Montréal le 30 novembre de la même année, ils furent tous relâchés faute de preuves de culpabilité.

Quant à Frobisher, on le laissa languir dans sa prison avec ses deux compagnons, Turcotte et Jos. Lépine (q. v.), jusqu'à ce qu'il se fut évadé avec eux pour trouver, après un long voyage au cœur de l'hiver, une mort misérable non loin d'un poste de sa propre C^{ie} (V. TURCOTTE, Amable).

Boucher, X. — Contremaître et guide sous John McDonald, de Garth. Vers la fin de 1805, il se trouvait sur la Saskatchewan, qu'il remontait pour se rendre au poste où son maître était envoyé. Celui-ci s'étant momentanément absenté dans l'intérêt du commerce avec une bande d'Indiens, l'avait laissé en charge de sa brigade de barques et de canots avec l'ordre de ne continuer son chemin qu'à un jour fixé. Les berges de la rivière étaient très hautes, et empêchaient de voir de la grève ce qui pouvait se passer sur la prairie. Quelqu'un qui venait de les gravir lui annonça un jour qu'on avait aperçu dans le lointain ce qui paraissait être un grand parti de sauvages à cheval. Comme on lui conseillait de partir immédiatement pour éviter le danger, Boucher refusa d'y consentir, vu que ses ordres indiquaient le lendemain comme date de départ de la brigade. Pendant la nuit, une volée fut déchargée sur sa tente qui le tua avec ses deux compagnons, tandis que ceux des engagés qui se trouvaient sur les barques ripostaient de leur mieux et pouvaient se défendre avec leurs fusils. Quant à ceux qui étaient couchés sous les canots renversés, ils perdirent deux des leurs en essayant de mettre leurs embarcations à l'eau.

Boulangier, Charles. — Canadien-français qui accompagna l'explorateur Back dans son expédition à la rivière des Gros-Poissons (1833).

Boulet, Rév. Jean-Baptiste. — L'aîné d'une famille de cinq enfants, il naquit le 30 juillet 1834 à Sainte-Marie de Monnoir (aujourd'hui Marieville), du mariage de J.-B. B. et de Clotilde Bonneau. Son éducation, commencée à sa paroisse natale, fut continuée à Pittsburg, E.-U., Saint-Hyacinthe et Vancouver, Wash. Il fut longtemps dans l'incertitude concernant sa vocation. Au printemps de 1859, on lui conseilla d'entrer en qualité de frère convers chez les Passionnistes de Pittsburg, et il s'y était rendu quand la place ayant providentiellement manqué, on voulut le faire étudier pour la prêtrise. Avec crainte et tremblement il essaya de suivre cette voie, mais y renonça bientôt. Ce ne fut qu'en 1863 qu'il commença ses études théologiques, avec l'intention de se consacrer aux missions de l'Orégon. Encore ne fut-il, jusqu'en mars 1868, que professeur laïque au collège des SS. Anges, Vancouver, où il s'était rendu par la voie de Panama le 15 octobre 1864. Puis il s'adjoignit à M. Saint-Onge (q. v.), missionnaire des Yakamas, avec lequel il resta jusqu'en 1871.

Enfin, M. Brondel, qui devait mourir évêque d'Hélena, ayant réussi à le persuader de sa vocation à l'état ecclésiastique, M. Boulet se mit vigoureusement à l'œuvre, et fut ordonné prêtre le 19 juillet 1874 par M^{re} Magloire Blanchet, évêque de Nesqually. D'abord secrétaire de l'évêque diocésain, il fut successivement nommé économiste de l'évêché, chapelain des Sœurs de la Providence et missionnaire de la région contiguë à Vancouver, Wash. Au mois d'août 1878, il remplaça à l'école industrielle de Tulalip les RR. PP. Oblats

qui s'en retiraient. Il donna alors des leçons de typographie à ses enfants indiens, avec le concours desquels il publia d'abord un petit livre de prières (1879), puis pendant cinq ans (1881-86) une revue anglaise *The Youth's Companion*, d'une typographie irréprochable. Les produits de sa presse lui avaient déjà permis de bâtir un grand nombre d'églises pour les sauvages ; lorsqu'en 1889 il fut transféré à ce qui est aujourd'hui la ville de Bellingham, sa propre industrie le mit en état d'y ériger une belle église pour la population catholique, avec une résidence fort convenable pour son pasteur.

On peut dire que le Rév. M. Boulet a été un grand bâtisseur d'églises, pas moins de quinze localités ayant bénéficié de son activité sous ce rapport. Dans l'automne de 1904 il fut, à sa demande, déchargé de la grande paroisse de Bellingham, et transféré à Ferndale, où il fait en ce moment (juin 1907) les fonctions de curé. De là il dessert encore plusieurs points de l'Etat de Washington, sans compter qu'il publie, c'est-à-dire compose et imprime lui-même, une petite revue mensuelle intitulée *Good Tidings*.

Boullard. — Un des employés de la C^{ie} de John Jacob Astor sur la Colombie. Il est probablement le premier Canadien qui résida à l'ancien fort Okanagan et à Kamloops, dans la Colombie anglaise. Il avait accompagné l'explorateur D. Thompson dans son expédition sur la rivière qui porte son nom, et fut échangé pour un engagé de la corporation américaine. Le 22 mars 1811, il quitta le fort Astoria nouvellement établi et remonta la Colombie jusqu'à Okanagan, où il arriva le 24 avril suivant. Il y resta jusqu'au 6 mai, époque où il accompagna l'auteur Alexandre Ross dans une expédition de traite à la fourche de la Thompson, que

son maître appelle Cumcloups (Kamloops). Arrivé le 16 mai, il y séjourna dix jours en compagnie d'au moins deux mille sauvages qui étaient si avides des marchandises qu'on leur offrait, qu'un matin avant le déjeuner ils n'apportèrent pas moins de cent-dix belles peaux de castor. Ils les laissèrent entre les mains des traiteurs en retour de tabac, à raison de cinq feuilles par peau. A la fin, quand il ne restait plus qu'une aune de cotonnade aux blancs, un des chefs la leur paya vingt peaux de castor.

Mais ce séjour manqua d'être funeste au Canadien. Comme Ross était pour retourner à Okanagan, il s'aperçut que Boullard s'était amouraché d'une sauvage qu'il voulut faire payer à son maître sous peine de l'abandonner à son sort. Mais une bonne fustigation lui rendit vite la raison, et il retourna vers ses pénates du fort Okanagan.

Bourassa, Joseph. — Guide métis de la Rivière-Rouge, dont le Rév. M. Gordon, ministre protestant, vante dans son livre, *Mountain and Prairie*, l'habileté à faire face aux accidents de voyage en charrette le long des grandes plaines de l'ouest (1880).

Bourassa, Rév. Joseph. — Fils de Joseph B. et d'Angèle Bégin, il naquit à Saint-Joseph de Lévis, le 31 mai 1817, et fut ordonné à Québec le 14 avril 1844. Il passa cette même année à la Rivière-Rouge, où il se dévoua immédiatement au soin des sauvages. Le 10 décembre 1845, il était à la Grande-Prairie, sur la rivière la Paix, où il s'était rendu du lac Sainte-Anne et du Lac des Esclaves, en faisant maint baptême aux postes où les bateaux de la C^{ie} de la Baie d'Hudson lui permettaient d'aborder. Il fut le premier missionnaire des Castors, et ambitionna même d'évangéliser les Sékanais des montagnes Rocheuses. De concert

avec M. Thibault (q. v.), il visita aussi annuellement le lac la Biche jusqu'en 1851, en même temps qu'il prodiguait ses soins aux chrétiens d'Edmonton et du lac du Poisson-Blanc. En 1853, il quitta définitivement le lac Sainte-Anne, et deux ans après (avril 1855) il était de résidence à Saint-François-Xavier, sur la rivière Assiniboine, d'où il visitait aussi la mission de la rivière Esturgeon.

En 1856, il retourna au Canada, et fut curé de Saint-Bernard, diocèse de Québec, jusqu'en 1884. Malgré son grand âge, il accepta alors la cure de Saint-Maxime de Scott, et passa les sept dernières années de sa vie à l'Hôtel-Dieu de Lévis, où il mourut le 8 avril 1900. « Il a fait peu de bruit, mais beaucoup de bien »; tel a été le verdict d'un écrivain sur sa longue vie.

Bourassa, Michel. — Un des principaux métis qui prirent part au combat de la Grenouillère, près de ce qui est aujourd'hui Winnipeg. Après de longs démêlés entre les C^{tes} du N.-O. et de la Baie d'Hudson occasionnés par la compagnie que lord Selkirk, un des actionnaires les plus influents de la dernière corporation, avait fondée en 1812 à la jonction des rivières Rouge et Assiniboine, le fort Gibraltar, qui appartenait à la C^{te} du N.-O., avait été pris et rasé par manière de représailles pour des actes semblables au crédit de cette dernière. C'est alors que, pour en finir avec la colonie et capturer le fort Douglas où commandait Robert Semple, une bande de soixante-dix hommes armés, pour la plupart métis, avec six sauvages et quelques Canadiens-français, arriva à quelque distance du fort anglais le soir du 19 juin 1816.

Le gouverneur Semple étant allé à leur rencontre avec vingt-sept hommes, il eut une altercation avec un nommé F.-F. Boucher (q. v.), au cours de laquelle

celui-ci lui reprocha d'avoir détruit le fort canadien, c'est-à-dire celui qui appartenait à la C^o du N.-O. Un coup de feu abattit alors un commis de la corporation anglaise nommé Holt ; puis le gouverneur lui-même tomba atteint d'une balle, et fut peu après tiré à bout portant par un sauvage. A la fin du massacre qui s'ensuivit, vingt-et-un Anglais avaient mordu la poussière, tandis que les Canadiens ou métis n'avaient perdu qu'un homme. Dans l'excitation du moment, la plupart des blessés furent cruellement achevés par les sauvages et quelques métis (V. DESCHAMPS, F., père).

Alex. Ross dit qu'un de ceux qui prirent part à la bataille nommé Bourassin (*sic*) mourut ensuite de mort violente à la Saskatchewan, lequel devait être le sujet du présent article.

Bourbonnais, Augustin. — Etait trappeur dans le Missouri supérieur quand, au commencement de novembre 1836, il se rendit au fort Union pour y disposer d'un ballot de peaux de castor d'une valeur d'environ \$500. Agé seulement d'une vingtaine d'années, il était, dit Larpenteur « un très bel homme », remarquable surtout par une longue chevelure blonde qu'il laissait reposer sur ses épaules. Cette circonstance lui valut une aventure avec la jeune compagne indienne du grand bourgeois K. McKenzie (V. BERGER) qui le chassa honteusement du fort. Humilié mais non dompté, Bourbonnais jura vengeance, et pendant plusieurs jours il parada, le fusil sur l'épaule, en face de l'établissement, appelant à grands cris le bourgeois pour le tuer. Celui-ci, las de se trouver prisonnier dans sa propre maison, finit par lui faire tirer un coup de fusil au moment où il se disposait à partir. Sa blessure n'étant pas mortelle, il fut traité par le chirurgien de la place, où il fit une assez longue maladie.

Bourbonnais, François. — Natif de Beauharnois, il s'établit en 1835 à l'endroit de l'Etat d'Illinois qui devait porter son nom. Cette paroisse est tristement célèbre par sa défection presque complète sous la conduite de l'apostat Chiniquy, laquelle ne fut pourtant que momentanée. Comme l'écrit Jos. Tassé il n'y a pas aujourd'hui « un groupe canadien aux États-Unis qui soit animé d'un esprit plus véritablement religieux que celui de Bourbonnais. »

Bourguignon, Isaac. — Interprète de la C^{ie} du N.-O. au lac Népigon, en 1804.

Bouthilier, François. — Emigré aux États-Unis, il fut nommé juge de la cour du comté de Brown par le gouverneur Cass, du Wisconsin, le 12 mai 1819, et mourut en 1833 ou 1834.

Bouvier. — Canadien qui, dans l'été de 1808, se dirigeait vers la Saskatchewan avec J.-B. Lagimodière et sa femme (q. v.) ainsi que deux autres compatriotes, quand un accident lui arriva qui mit sa vie en danger, et montre sous un jour tout spécial les innombrables dangers dont le pionnier du N.-O. était entouré. Un soir qu'il se chauffait au feu de bivouac, il poussa un cri soudain et appela au secours. Lagimodière, qui se trouvait du côté opposé du brasier, en ayant fait le tour pour découvrir la cause de l'alarme, y vit une ourse avec deux petits qui emportait Bouvier, tout en le frappant rudement au visage pour l'assommer. Voulant lui faire lâcher prise, Lagimodière et ses compagnons la harcelèrent à coups de crosse de fusil, n'osant tirer de peur de tuer le malheureux Canadien qui poussait des cris désespérés. Comme leurs efforts combinés n'avaient point l'effet voulu, Lagimodière fit feu à bout portant et blessa mortellement la bête fauve. Celle-ci lâcha alors sa victime et voulut se ruer sur son

agresseur. Ce que voyant Lagimodière courut à son canot chercher un autre fusil déjà chargé, constamment poursuivi par l'ourse qu'il finit pourtant par achever.

Quant à Bouvier, il avait la peau du visage arrachée de la racine des cheveux jusqu'au bas du menton. Il ne lui restait plus ni yeux ni nez. Aveugle à partir de ce jour, il dut vivre de la charité de ses compatriotes. En 1818, ayant appris l'arrivée des premiers prêtres à la Rivière-Rouge, il se fit descendre chez eux, et mourut plus tard chez M^{re} Provencher.

Boyer. — Était en charge, avec un M. Bruce, du fort aux Trembles, sur l'Assiniboine, quand ce poste fut attaqué, dans l'automne de 1780, par plus de cent guerriers sauvages. Boyer et Bruce avaient alors sous leurs ordres vingt-et-un coureurs des bois ; mais onze d'entre eux se croyant perdus sans retour, se cachèrent, laissant les douze autres défendre le fort. ce qu'ils firent avec succès, tuant ou blessant une trentaine des assiégeants. Trois des leurs, Belleau, Fecteau et Lachance, trouvèrent pourtant la mort dans cet engagement. Les survivants, craignant un retour offensif des Indiens, abandonnèrent le fort et en transportèrent les effets en radeau à l'embouchure de l'Assiniboine.

En 1781, Boyer fut envoyé fonder un poste sur la rivière la Paix pour y attirer les sauvages qui jusque-là s'étaient rendus à la baie d'Hudson pour y traiter leurs fourrures. Puis, après la formation de la C^{ie} du N.-O., ses autorités lui confièrent un poste important parmi la tribu des Castors. Il a donné son nom à une rivière qui se décharge dans la rivière la Paix, non loin du fort Vermillon.

Branconnier, Jean-Baptiste. — Canadien au service de la C^{ie} du N.-O. Il se trouvait au fort Gibraltar quand Colin Robertson s'en empara au mois d'avril

1815. Fait alors prisonnier, il fut envoyé à la Baie d'Hudson, puis en Angleterre, d'où il ne revint que longtemps après.

Breland, HON. Pascal. — Un des métis les plus influents et les plus respectés du Manitoba. Bien que la seconde moitié de sa longue vie se soit écoulée dans l'exercice de fonctions éminemment pacifiques, il commença sa carrière publique en s'associant à une démonstration dont le résultat fut une véritable révolution économique dans la colonie d'Assiniboia. En 1849, il faisait partie du comité formé par Louis Riel, père, en vue d'obtenir la liberté du commerce des fourrures. Plus tard, il devint juge de district, puis collecteur de la douane sous le gouvernement d'Assiniboia.

En 1869-70, ses conseils furent toujours empreints de modération ; ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé membre de la première Assemblée législative du Manitoba par la circonscription de Saint-François-Xavier est (30 décembre 1870). Trois ans plus tard, il fut transféré au Conseil du Nord-Ouest, avec le titre d'honorable. Puis, quand les Sioux, inquiets par suite des mesures prises en vue d'assurer la délimitation des frontières internationales, se montrèrent menaçants, M. Breland fut chargé de les pacifier, tâche dans laquelle il réussit pleinement.

L'historien R.-B. Hill l'estime « un descendant vraiment noble des deux races. . . , un homme qui réussit complètement comme traiteur sur la grande prairie, un homme dont quiconque sollicita jamais l'hospitalité se rappelle avec plaisir la franche générosité. »

Brisebois, Auguste. — Traiteur en charge du poste du Portage la Prairie de 1804 à 1805.

Brisebois, Joseph. — Était en 1804 employé comme

guide par la C^{te} du N.-O. dans le district de la Rivière-Rouge.

Brouillet, Rév. Jean-Baptiste-Abraham.—Vicaire général du diocèse de Walla-Walla (Nesqually). Est connu surtout par la longue lutte qu'il dut soutenir dans la presse américaine contre certains calomniateurs des missionnaires catholiques de l'Orégon. Né le 11 décembre 1813 du mariage de J.-B. B. et de Charlotte Drogue dite Lajoie, il fut ordonné à Montréal le 27 août 1837. Il était professeur de philosophie au collège de Chambly quand il partit, en mars 1847, pour les missions de l'Orégon. Après un long voyage en charrette à partir de Saint-Louis, il arriva, le 5 septembre de la même année, à Walla-Walla avec M^{re} Magloire Blanchet dont il devint immédiatement le vicaire général.

La première année de son séjour dans le pays fut marquée par un événement qui bouleversa l'Orégon tout entier, et eut plus tard son écho dans les autres parties de l'Union américaine. Un D^r Whitman, ministre presbytérien établi depuis assez longtemps chez les Indiens cayouses, était accusé par eux d'être la cause d'une épidémie qui les décimait. On prétendait l'avoir entendu déclarer à un confrère du nom de Spalding qu'il fallait à tout prix se défaire des sauvages afin de s'emparer de leurs terres. (V. RAYMOND). Le 28 novembre 1847, six d'entre eux furent enterrés. Le lendemain dans l'après-midi, après les funérailles de trois autres Indiens, un certain nombre de survivants massacrèrent le docteur, sa femme et huit Américains.

M. Brouillet était alors à exercer son ministère à quelque distance de là. A son retour (1^{er} décembre), il alla consoler les quelques femmes qui avaient été

épargnées et rendre les derniers devoirs aux victimes de la férocité sauvage. Puis ayant quitté le lieu du massacre, il fut suivi d'un des meurtriers, ainsi que de son interprète, qui pouvait le trahir s'il tenait des propos compromettants avec Spalding qu'il ne tarda pas à rencontrer. M. Brouillet fit alors tant d'instances auprès de l'Indien que celui-ci retourna brusquement prendre conseil près de ses complices. Immédiatement le vicaire général révéla tout au ministre et le pressa d'aviser à sa sûreté personnelle, allant jusqu'à lui donner ses propres provisions. Spalding s'enfonça alors dans le bois et peu après trois hommes arrivaient, probablement pour lui jouer un mauvais tour.

À partir de là, M. Brouillet, accusé par les Cayouses d'avoir fait échapper leur proie, dut se tenir prêt à toute éventualité. En conséquence de sa charitable intervention, les missions catholiques furent même un moment menacées dans leur existence. Des troupes ayant été envoyées pour punir les coupables, M. Brouillet dut quitter ses ouailles après la première bataille (19 février 1848). Son départ, qui était un blâme indirect, exaspéra les sauvages. Ils saccagèrent sa résidence et y mirent le feu.

Mais ce à quoi il fut autrement sensible fut la noire ingratitude de celui-là même auquel il avait sauvé la vie. Au lieu de l'en remercier, il l'accusa publiquement d'être, avec ses confrères, la cause du massacre, accusation qui fut victorieusement réfutée par M. Brouillet dans une brochure de cent huit pages, qui ne parut malheureusement qu'après que beaucoup de mal eut été fait par les rapports mensongers de personnes qui avaient intérêt à les disséminer. Ce fut au point que la législature de l'Orégon fut saisie d'un projet d'exil de tous les missionnaires catholiques, qui

fut pourtant repoussé par les deux tiers de ses membres. Mais l'infâme accusation qui la provoqua fut mainte fois renouvelée et même portée jusqu'à Washington. M. Brouillet la réfuta chaque fois, son dernier écrit à ce sujet datant de 1872.

Forcément séparé de ses chers Cayouses par la guerre avec les Américains qui dura deux ans, il donna momentanément ses soins à ses compatriotes de la Wallamette et du fort Vancouver. Mais en 1850 il retournait chez ses sauvages qui réclamaient son ministère ; après quoi il revint à Walla-Walla. Puis vers 1860 il se rendit à Washington, capitale des États-Unis, d'abord dans l'intérêt de certaines propriétés du diocèse de Nesqually, ensuite afin de venir en aide aux missions indiennes de toute l'Union américaine. C'est ainsi que fut fondé le Bureau pour les Indiens catholiques à la tête duquel M. Brouillet fut presque jusqu'à sa mort qui arriva le 4 février 1884. La brochure dont il a été question a pour titre : *Authentic Account of the Murder of Dr Whitman*, et une seconde édition en fut publiée à Portland, Orégon, en 1869.

Brousse, Jean-Baptiste. — Métis qui servit de guide aux docteurs Richardson et Rae, en 1847.

Bruce, Jean. — Premier président du Gouvernement Provisoire de l'Assiniboia. Louis Riel n'en était à l'origine que le secrétaire-général, bien qu'en réalité ce fut lui qui dirigeât les affaires. Le 21 octobre 1869, il signa l'ordre défendant à Wm. McDougall de mettre les pieds sur le territoire de la colonie, et apposa également sa signature comme président à la proclamation officielle du Gouvernement Provisoire le 8 décembre de la même année. Le 25 suivant, il cédait sa place à Riel et devenait commissaire des travaux publics. Bruce était métis.

Bruce, Jean-Baptiste. — Naquit le 15 septembre 1807 à l'Ile-à-la-Crosse et fut le premier guide de l'expédition des docteurs Richardson et Rae à la recherche de Franklin (1850), voyage excessivement périlleux et prolongé. Bruce était regardé, avec Lespérance (q. v.), comme l'un des guides les plus habiles de l'ouest. Il était le fils d'un Canadien de Sorel, Pierre B., par une Montagnaise.

Bruce, Pierre. — Interprète en 1804 au service de la C^{ie} du N.-O. à la rivière aux Anglais.

Bruce, X. — Surnommé le « Grand Couteau » par les Assiniboïnes qui le craignaient et l'estimaient pour sa bravoure. En 1780, il contribua avec Boyer (q. v.) à la défense du fort aux Trembles.

Bruguier, Régis. — Canadien de bonne famille qui, après avoir été dans le commerce au pays natal, se fit traiteur de fourrures parmi les indigènes de la Saskatchewan, où il perdit toutes ses marchandises. Il s'était alors fait chasseur libre, traversant les montagnes Rocheuses et s'établissant d'abord à la rivière Spokane, puis à Astoria, sur la Colombie, où il arriva le 5 octobre 1811. Le 5 décembre suivant, il en repartit pour continuer sa vie de chasseur d'animaux à fourrure. L'auteur d'*Astoria* l'appelle Brugière. Il fut un des premiers, sinon tout à fait le premier, à remonter jusqu'à sa source la rivière Canot, tributaire important de la Colombie.

D'un autre côté, le Rév. M. Belcourt, missionnaire dans le sud de la Rivière-Rouge, parle dans une lettre datée du 6 août 1846 d'un M. Bruguier, « jeune Canadien de l'Assomption » qui, en juillet de la même année, était commis au fort des Gros-Ventres, États-Unis, et qui pourrait bien avoir été de la famille de Régis.

Brugière, Jacques. — Commis au service de la C^{ie}